

Michel KREUTZER, 2018, « *Différence Anthropologique* », in Dictionnaire de l'Humain, (Dir.) A. Piette & J.-M. Salanskis, Presses Universitaires de Paris Nanterre, p. 109-116.

Différence anthropologique

Michel KREUTZER, Professeur émérite Université Paris Nanterre,
Laboratoire Ethologie, Cognition, Développement
michel.kreutzer@parisnanterre.fr

Concevoir des catégories constitue une activité mentale irrépressible de notre vie psychique. Des objets, des sujets ou des événements sont soit regroupés en de mêmes ensembles du fait de leurs similarités, ou bien répartis dans des ensembles distincts du fait de leurs différences. Certains exemplaires de ces catégories en sont tellement typiques qu'à eux seuls ils la représentent, tel est le cas du lion pour les félins ou du chêne pour les arbres, on les dit alors prototypiques. Les frontières des catégories sont parfois poreuses, ainsi la capacité à voler dans les airs ou à nager en mer et si prégnante que le discours profane range quelquefois les chauves souris parmi les oiseaux et les dauphins parmi les poissons. Le travail mental établit donc des continuités et discontinuités qui sont à la fois le reflet des réalités du monde et celui de nos processus cognitifs. Ces activités psychiques nous permettent d'élaborer des mécanismes de reconnaissance et de distinction au sein l'infinie variété des manifestations de ce monde.

Appliquées à nos représentations des animaux et de l'Homme, ces considérations nous conduisent à préciser les émergences ainsi que les continuités qui existent entre eux et nous. Buffon ne déclare-t-il pas en ouverture du « Discours sur la nature des animaux » (1753) "*Si les animaux n'existaient pas, ne serions-nous pas encore plus incompréhensibles à nous-mêmes ?*". Aujourd'hui il suffit d'ouvrir l'un des dictionnaires les plus utilisés - Le Petit Robert - pour trouver à 'Homme' la définition: « Être (Mâle ou Femelle) appartenant à l'espèce animale la plus évoluée de la terre... »

Ceci nous permet de constater qu'il est fait appel à l'animalité et que deux aspects s'y déploient : d'une part on affirme la continuité entre l'animal et l'humain, nous sommes un espèce animale, mais d'autre part on souligne la discontinuité entre l'humain et l'animal, notre émergence, l'Homme constitue l'espèce la plus évoluée. Ce sont ces deux points, continuité et discontinuité, que nous allons analyser maintenant en examinant différentes possibilités pour chacun deux.

La continuité

Elle peut s'envisager sous deux formes car on peut en effet soit naturaliser l'humain, soit humaniser l'animal.

Naturaliser l'humain

Au XVIII^{ème} siècle on assiste en France à des mouvements, qui renouant avec une tradition antique, vont aller dans ce sens. La ‘philosophie des Lumières’ va retirer à l’Homme son origine ‘sacrée’ pour le situer dans l’ordre de la nature. Les thèses de nombreux philosophes et naturalistes préfigurent les théories transformistes et évolutives de Lamarck et de Darwin. Ce dernier faisant de l’Homme un animal qui, comme les autres, est le produit de la sélection naturelle et sexuelle.

On sait que certains contemporains de Darwin, tel Wallace (Slotten 2004) pourtant co créateur de la théorie de la sélection naturelle, ont eu parfois du mal avec certains des arguments de Darwin. ~~D’une part~~ Ainsi Wallace continuera de voir en l’Homme un être à part, qui s’est sorti de la nature grâce à son esprit, voire sa raison, et ~~d’autre part~~ il ne souscrira pas à la théorie de la sélection sexuelle qui jusqu’à nos jours a fait l’objet de débats.

Pour convaincre du bien fondé de ses vues Darwin écrira ‘L’expression des émotions chez l’Homme et l’animal’. L’argument qu’il y développe en faveur d’une continuité se fonde sur le fait que l’un et l’autre, lors de fortes émotions, présentent des manifestations végétatives similaires, par exemple une accélération du rythme cardiaque et de la respiration qui les prépare à l’action. Ces manifestations chez l’humain sont donc tout simplement à mettre au compte de son origine animale.

Humaniser l’animal

Le vocabulaire profane illustre bien ce point de vue quand on dit par exemple des animaux qu’il ne leur manque que la parole. L’humain se projette facilement dans l’animal au point qu’il utilise les mêmes termes que décrire chez eux et lui même des activités, la vie de relation et des fonctions sociales. Ne va-t-on pas jusqu’à dire qu’il y a des ouvrières et des reines chez les abeilles, que les oiseaux chantent, qu’il existe de l’exogamie et de l’endogamie chez les mammifères sociaux. Mais sous les mêmes termes a-t-on vraiment affaire aux mêmes processus ?

Dans les discours savants on a vu à la fin du XX^e siècle des auteurs (Maynard Smith 1989) expliciter des stratégies de coopérations et de compétitions chez les animaux en utilisant la théorie des jeux conçue pour étudier la vie sociale des humains. La théorie dite ‘Behavioural ecology’, n’hésite pas emprunter aux sciences humaines, sociales et économiques, des théories et des concepts afin de les appliquer aux animaux. Il s’est avéré pertinent de considérer les animaux comme des ‘agents’ décideurs qui gèrent des budgets ‘temps et énergie’ afin d’optimiser des coûts et minimiser des bénéfices. En effet il a été possible ainsi de comprendre certains attendus de la théorie Darwinienne qui jusqu’à lors restaient sans explication. Par exemple la théorie de la sélection sexuelle stipule que chez nombres d’espèces animales se sont les femelles qui choisissent leurs partenaires. Mais depuis Darwin, il restait à comprendre pourquoi.

Si l’on considère que lors de la reproduction les femelles dépensent plus de temps et d’énergie que les mâles pour élever les jeunes, alors elles auront plus à perdre que les mâles d’un échec reproducteur. En effet, dans toute ‘affaire’ c’est celui qui investit le plus qui a le plus à perdre si l’affaire échoue. Les éthologistes prédisent donc que les femelles seront plus sélectives et attentives au(x) choix de leur(s) partenaire(s) que les mâles. Comme Darwin le prévoyait elles choisissent plus les mâles que les mâles ne choisissent les femelles. On peut aussi considérer,

sous une autre forme, que lors de la reproduction il y a plus de spermatozoïdes disponibles que d'ovules, ces derniers constituent donc une ressource rare. Il en résulte que les femelles disposent de moins de 'tickets' reproducteurs que les mâles et qu'à chaque fois qu'elles en utilisent une elles ne peuvent le gaspiller autant que les mâles pourraient le faire. Elles doivent donc être attentives à son utilisation afin d'optimiser au mieux son usage.

La sociobiologie nous a habitué à utiliser les notions d'entraide, voire d'empathie, pour décrire et expliquer le comportement social des animaux. Elle les considère comme des stratégies à mettre au bénéfice de ceux qui les produisent. En effet nombreux d'exemples montrent que lorsqu'un animal en aide un autre pour lui maintenir son statut hiérarchique dans un groupe, il pourrait aussi le faire avec 'l'intention' d'être aidé en retour un jour, si l'occasion s'y prête. C'est là l'altruisme réciproque, le socle de l'alliance, les sentiments sont secondaires en l'affaire, l'animal est vu comme un cynique rationnel qui gère des situations de pouvoir. Des auteurs en tirent la conclusion que l'animal serait un être doué de certaines formes de raisons.

Mais l'animal, comme l'humain est aussi un être hédonique (Kreutzer 2015 : 26-43) qui répète les situations qui lui procurent du plaisir et évite celles qui lui sont désagréables. Ceci est rendu possible car des centres nerveux dit de récompense sont présent chez l'Homme et l'animal, ils sont situés dans le tronc cérébral, ces circuits 'dopaminergiques' du nom du neuro transmetteur qu'ils utilisent, le dopamine, sont placés sous le contrôle de substance que notre cerveau produit, les opiacés endogènes. L'activation de ces circuits peut procurer aux individus des plaisirs et déplaisirs, mais quand ces centres sont privés de stimulations cela procure des sentiments de frustrations, et cela conduit les individus à rechercher et renouveler ces stimulations dont l'origine peut être très diverses. Les auteurs montrent que les individus deviennent « addictes » à ses stimulations et les recherchent pour le seul bien être qu'elles apportent. Chez l'homme on a pu identifier le pouvoir, l'argent, la nourriture, le sexe, la drogue, l'accumulation d'objets...

Chez l'animal on sait par exemple que la vie sociale peut au même titre que la nourriture ou le sexe être une source de plaisir. Chez des oiseaux chanteurs le fait de chanter en présence de congénères apporte du plaisir alors que chanter seul n'en procure pas. Les choix de partenaires et l'attachement qui lie les individus s'accompagnent aussi de tels processus chez des mammifères.

La discontinuité

Après la continuité abordons maintenant la question de l'émergence de l'Homme par rapport à l'animal, elle peut s'envisager sous deux formes. On peut, soit considérer que l'animal échappe aux contraintes spécifiques de l'humain et que ce n'est pas une mauvaise chose car il échappe ainsi aux risques de dysfonctionnement que la complexité humaine génère, soit considérer que l'humain est supérieur à l'animal et bénéficie d'avantages auxquels les animaux ne sauraient prétendre.

L'animal échappe aux contraintes de l'humain

Des auteurs ont défendus l'idée que notre espèce pourrait en bien des domaines ne pas être supérieure à l'animal. L'Homme posséderait des propriétés qui lui feraient courir de grands

risques sociaux et menacerait sa survie et son destin sur cette planète. Konrad Lorenz (1970) par exemple parle à notre égard d'une espèce qui se serait auto domestiquée. En sortant de la nature et de ses processus de régulations et de sélections que cet auteur juge utiles et bienfaiteur, les humains auraient affaibli leur potentiel biologique et adaptatif. Pour d'autres auteurs, la surpopulation mondiale, l'épuisement des ressources naturelles, l'urbanisation qui provoquent des nouveaux besoins en eaux et en besoins sanitaires et éducatifs seraient des défis auxquels l'homme ne saurait faire face et le conduiraient à terme vers sa disparition.

Freud s'est interrogé sur les bienfaits de la civilisation qui ne sont acquis qu'au prix de renoncements qui mettent en péril notre santé mentale du fait des refoulements qu'ils impliquent. Dans une interview qu'il accorda en 1930 à George Sylvester Viereck (G.S.V.) Sigmund Freud (S.F.) confie sa vision de l'animalité et par là même de l'humanité.

G.S.V. : Je me demande parfois si nous ne serions pas plus heureux en connaissant moins les processus qui forment nos pensées et nos émotions ? La psychanalyse vole à la vie son reste d'enchantement lorsqu'elle replace chaque sentiment au sein de son complexe d'origine.

Nous ne sommes pas plus heureux en découvrant qu'en chacun de nous vit le sauvage, le criminel et la bête.

S.F. : Qu'est ce que vous avez contre les bêtes ? Je préfère de beaucoup la société des animaux à celle des humains.

G.S.V. : Pourquoi ?

S.F. : Parce qu'ils sont tellement plus simples. Ils ne souffrent pas d'être divisés dans leur personnalité, ni de la désintégration de leur moi, ce qui arrive à l'homme lorsqu'il tente de s'adapter aux standards de civilisation qui sont trop durs pour ses mécanismes intellectuels et psychiques. Le sauvage comme la bête sont cruels mais ils ne connaissent pas la méchanceté de l'homme civilisé. .../... [chez ce dernier] ... sa duperie, sa couardise, son manque de respect sont dus aux ratés de son adaptation à une civilisation complexe. C'est le résultat d'un conflit entre nos pulsions et notre culture. Combien sont plus plaisante les franches, simples et intenses manifestations d'un chien lorsqu'il remue la queue ou aboie de mécontentement !

Dans ce texte nous voyons que Freud conçoit l'animal, la bête, en la différenciant de l'humain par le fait qu'elle n'a pas à réprimer ses pulsions pour s'adapter à des standards de civilisations. Nous pouvons en conclure que les instances psychiques dont nous sommes dotées, nous autres civilisés, et qui nous permettent cette adaptation peuvent aussi dysfonctionner et cela entraîne alors l'apparition de méchanceté et autres traits mentaux que les animaux ne possèdent pas.

Cependant, dans un autre texte, le père de la psychanalyse considérera que l'homme et certaines espèces animales présentent une certaine continuité et similarité de leurs mécanismes psychiques:

« On admettra aussi ce schéma général d'un appareil psychique pour les animaux supérieurs psychiquement semblable à l'Homme. Il faut supposer un surmoi dans tous les cas où il y a eu, comme chez l'homme, une période plus ou moins longue de dépendance dans l'enfance. On ne peut éviter de supposer une séparation du moi et du ça. La psychologie animale ne

s'est pas encore attaquée à l'intéressante tâche qui s'offre ici» (Freud, Abrégé de Psychanalyse, 1995 : 6).

On sait que pour l'auteur de la psychanalyse, la civilisation se conçoit comme un processus qui permet aux êtres de vivre ensemble, mais au prix de renoncements qui peuvent menacer notre santé mentale. On connaît l'influence que la psychanalyse a pu avoir en occident sur l'anthropologie, même si Levy Strauss la considérait comme une pensée mythique.

L'humain est supérieur à l'animal

Nous avons vu que de nombreuses définitions considèrent l'Homme comme l'espèce la plus évoluée de la terre. Pour justifier cet émergence les auteurs s'appuient souvent sur le fait que nous disposons d'un très gros cerveau, de la parole, de l'outil, de l'usage du feu, de mythes et autres narrations, d'institutions. Sur le plan social, la pensée constructiviste, décrit nombre des conduites humaines comme relevant des 'normes et identités', conduites qui selon elles seraient irréductibles à un état 'naturel'. L'humain d'autre part se construit un destin prométhéen qui lui permet de transcender sa nature. On en voit les résultats avec les succès rencontrés par la procréation médicale ou le prolongement de la vie qui en sont les manifestations les plus singulières de ces dernières décennies. Demain ce sera le cyborg et la constitution d'être qui seront mi biologique et mi machines. L'Homme se voudrait le maître et le créateur de son propre destin, allant jusqu'à renaitre de ses nouvelles conceptions.

Sur le plan psychologique, on a souligné depuis longtemps le rôle qu'aurait la raison, plus récemment on a invoqué la théorie de l'esprit qui nous permettrait de nous mettre à la place de l'autre et d'anticiper ses pensées et actions. Les neurosciences essaient de mettre à jour les circuits impliqués lors de la conscience. L'homme se serait ainsi sorti de la nature pour s'orienter vers un fabuleux destin qui n'a rien à voir avec celui des autres espèces animales.

L'homme, nous dit Francis Martens (2008 : 91-95), n'accéderait à l'humanité que grâce à la capacité qu'il possède de produire des narrations permettant de lui fournir une identité. Narrations, invariantes chez tous les groupes humains qui lui disent non seulement d'où il vient et où il va mais qui lui permettent aussi de se repérer parmi les vivants et les morts, les humains et les animaux, les hommes et les dieux, les épousables et les non épousables, les jeunes et les adultes, les hommes et les femmes. On voit ici l'importance d'études anthropologiques pour définir sinon l'Homme du moins la condition d'une humanité.

Ces discours et théories que nous venons de rappeler, nous conduisent vers l'analyse de deux termes souvent utilisés pour opposer soit l'Homme et l'animal, soit le biologique et le social: il s'agit de nature et culture. Quelles continuités et discontinuités soulignent ils ?

Que faire de l'opposition : nature-culture ?

Souvent l'anthropologie a utilisé l'expression : 'unité de l'homme et diversité des cultures', et il ne faudrait pas que cette expression soit entendue comme instituant une frontière entre le biologique et le social, la nature et la culture. Dans *L'unité de l'homme*, (Morin & Piattelli-Palmarini 1974) un ouvrage célèbre issu d'un colloque qui réunissait des spécialistes des sciences biologiques et sciences humaines et sociales sur le thème de 'L'Unité de l'Homme, Invariants biologiques et Universaux culturels', le sociologue Georges Balandier, disait (p. 511) :

« Ce colloque est placé sous la rubrique des 'universaux'. Eh bien, je vous avoue en tant que sociologue je suis frappé, tout autant que par ce qui se répète et se maintient dans de larges proportions, par le fait que les individus, comme mes collectivités, s'acharnent à créer des différences.... »

Une opposition entre le biologique et le social est souvent évoquée pour définir et rechercher la frontière entre l'animal et l'humain, les sciences de la nature et les sciences humaines et sociales. On le voit par exemple dans les études sur le genre, et les choix de partenaires ou les rôles sociaux dans notre espèce sont perçus comme irréductibles aux sciences de la nature et ne relèveraient que d'études dites 'constructivistes' celles des 'normes et identités'. Cependant on constate que des questions abordées par les études sur le genre, les relations hiérarchiques entre les sexes, les rôles parentaux, les choix de partenaires et l'orientation sexuelle, constituent des sujets d'études pour les spécialistes du comportement animal (Kreutzer 2015). Des continuités entre l'animal et l'humain rendent problématique les frontières disciplinaires autrefois établies entre nature et culture. Une sociologie comparée de l'animal et de l'humain est plus à même d'enrichir l'Anthropologie.

L'opposition nature-culture pourrait être contre-productive, car elle laisse entendre que la nature serait du côté de la biologie, grande pourvoyeuse d'invariants, tandis que la culture serait du côté du social grand pourvoyeur de diversité. Ce que résume bien la conception qui a longtemps régné en anthropologie, celle d'une unité de l'homme qui serait en grande partie biologique et d'une diversité des cultures qui serait sociale. Mais l'anthropologie biologique ne fait elle pas fausse route dans sa volonté de voir des universaux et de la typicalité essentiellement dans la nature afin de mieux souligner une diversité humaine qui ne tirerait son origine que de la culture. L'éthologie nous montre que chez l'animal, qui serait plutôt du côté de la nature, si on acceptait un tel dualisme, on constate qu'une grande diversité de rôles sociaux et sexuels au sein de chaque espèce.

La rencontre de l'éthologie et de l'anthropologie est à même de nourrir et renouveler des approches d'un '*humain impensé*' en questionnant des thèses couramment admises. L'idée serait que notre espèce, loin de s'émanciper totalement de la nature, ne ferait que poursuivre et développer, avec ces autres moyens que sont les institutions, les mythes et les normes sociales, des enjeux de pouvoir est de relation qui seraient proches de ceux qui sont en œuvre chez l'animal.

Michel Kreutzer

Références

- Freud Sigmund, 1996, « Entretien avec Sigmund Freud, par George Sylvester Viereck » [1930], *Analyse freudienne presse*, automne, n° 13, p. 115-126.
- Kreutzer Michel, 2015, « Ce demi-siècle d'éthologie », *Histoire de la Recherche contemporaine*, CNRS, Tome IV, n° 1.
- Lorenz Konrad, 1970, *Essais sur le comportement animal et humain*, Paris, Seuil.
- Martens Francis, 2008, « Hilflosigkeit : Dieu, ses trois vies, ses sept différences », *Le Coq-héron*, n° 195, p. 91-99.

Maynard Smith John, 1989, *Evolutionary Genetics* (2nd ed.), Oxford, Oxford University Press.
Morin Edgar et Piattelli-Palmarini Massimo, 1974, *L'unité de l'homme. Invariants biologiques et universaux culturels*, Paris, Seuil.
Slotten, Ross, 2004, *The Heretic in Darwin's Court*, New York, Columbia University Press.

->animal, évolution, hominidés, hominisation, humanité, nature-culture, parole.